



Jean Giono
Œuvres romanesques
complètes

VI

ÉDITION ÉTABLIE PAR ROBERT RICATTE
AVEC LA COLLABORATION DE PIERRE CITRON,
HENRI GODARD, JANINE ET LUCIEN MIALLET
ET LUCE RICATTE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

JEAN GIONO

*Œuvres
romanesques
complètes*

VI

ÉDITION ÉTABLIE PAR ROBERT RICATTE
AVEC LA COLLABORATION
DE PIERRE CITRON, HENRI GODARD
JANINE ET LUCIEN MIALLET
ET LUCE RICATTE

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1983, pour l'ensemble
de l'appareil critique.

DEUX CAVALIERS DE L'ORAGE

À Colette et à Jean-Pierre Rudin^{a1}.

HISTOIRE DES JASON^a

Les Jason ne sont pas exactement des Hautes-Collines^b, tout au moins on peut vite arriver à leurs ancêtres qui étaient des vallées, là-bas derrière. En 93, les vallées ayant réclamé une guillotine, on la leur envoya. Ce fut un Jason, Jason le Vieux, qui ouvrit les caisses, déballa la machine, la monta et la fit marcher à travers les terres. C'est peu après que les Jason furent obligés d'entrer dans les Hautes-Collines. Ils devinrent les Jason de Grangias, s'étant fixés à la ferme de Grangias, jusqu'à Jason l'Artiste.

Celui-là avait déjà commencé à faire le maquignon de mulets. Un samedi soir, la veille du comice de Lachau, il partit sur son tilbury, traînant après lui quatre mulets et deux mules, les plus belles bêtes qu'on ait jamais vues. Il laissait dix autres bêtes à l'écurie, plus sa femme, une Mathilde de Grange-Neuve, et sa mère, à deux doigts de mourir, et enfin Grangias avec son vaste. Il allait au comice. Il retourna neuf ans après^c. Il était très ami avec Siméon Pierre-à-Feu. Celui-là n'y pensait plus depuis longtemps, Siméon était même devenu sourd, quand, un soir, un homme parle à travers la porte et demande à entrer. Le valet prend d'abord le fusil et ouvre. Siméon tournait le dos et n'entendait rien.

« Et alors ? » demanda le valet, tenant l'autre sur le pas de la nuit à la pointe du fusil.

Les femmes regardaient, muettes. Heureusement, Siméon se retourna, et, malgré les neuf ans, il dit :

« C'est Jason ! Entre ! »

C'était Jason. Il avait^a quarante-deux ans. Sa mère était morte. Le plus curieux, c'était Mathilde, sa femme ; elle avait toujours été bonasse et un peu simple : elle était partie vers les plaines et on disait que là, dans un certain pays où il y avait des couvents de femmes, elle s'était faite sœur — ce qu'on appelait une sœur laide, pour faire la cuisine, éplucher les légumes¹ : enfin, disparue. Quant à Grangias, il fallait cent ans pour le remonter. Ici, si on ne tient pas durement toute la sauvagine en bride, elle mange les biens des hommes avec la rapidité de la mer. Mais ça n'avait pas l'air de beaucoup toucher le Jason. En réalité, voilà ce qui s'était passé.

Parti pour le comice, il avait eu, là-bas, un succès fou avec ses bêtes. Il n'y avait pas de prix assez premier pour des bêtes de cette qualité. À la fin du banquet le conseiller l'embrassait en pleurant du vin, et Mme la Conseillère l'embrassait en disant que ça se faisait. Vers les une heure^b du matin il retrouva d'un coup toute sa fraîcheur d'homme forestier, plus en train que s'il venait de manger du bouilli de bœuf avec de la piquette. Il paria ses mulets. Il gagna. Il paria le gain et le tilbury. Il ne savait pas ce qu'il gagnait. Il fourra une poignée d'écus dans la ceinture de la conseillère.

Bref, au jour, il avait gagné régulièrement peut-être dix mille francs, disait-il, peut-être plus^c. Frais comme l'œil. Énervé à froid par trente et quelques années de solitude des Hautes-Collines et un sang Jason qui tournait lentement des braises bougrement épatantes dans son corps. Mais halte-là ! sans perdre le nord, faisant tout avec une régularité de fer que rien ne pouvait dénouer, même pas l'huissier le plus tordu. La conseillère le regardait avec des yeux meurtris jusqu'au milieu de la joue, mais une chose un peu couche-toi là dans le regard : ainsi que sa bouche épaisse et rouge et qui luisait et sur laquelle, de temps en temps, elle passait sa langue. C'était autre chose qu'une Mathilde de Grange-Neuve.

Le conseiller, on le coucha dans une chambre au premier de *La Croix de Malte*. Et la conseillère mena mon Artiste chez le premier tailleur de la rue Haute pour un costume complet de nankin, plus un chapeau Cronstadt^d, qui se mit à tenir tout juste un peu de côté sur ces cheveux bouclés de Jason, avec, dessous, un visage solide, d'une

gourmandise de loup. Ils ne se présentèrent : « Salut, chef ! » que vers le soir, devant un conseiller un peu vomi, et leur combinaison était toute prête. Il avait vendu toutes les bêtes, il n'avait gardé que le tilbury et la mule Anatole.

« Et maintenant^a, il va venir avec nous à La Sigouyère (qui était^b le château de ce sacré conseiller). Il restera quelque temps chez nous, le temps d'acheter Sainte-Roustagne qui nous touche, et ça nous fera un bon voisin, n'est-ce pas, mon chéri ?

— Elle a une bonne idée, qu'est-ce que vous en dites, chef ? »

Bateau¹ ! Qu'est-ce^c qu'il y avait à dire ? Alors :

« Montez, madame, montez, chef. »

C'était un homme dans les cinquante ans plus que passés qu'il fallait un peu tenir sous les bras après les comices. Et en avant pour La Sigouyère ! La conseillère devait avoir dans les vingt-cinq à vingt-huit ans, pas très grande, mais d'aplomb.

« J'y suis resté cinq ans.

— Tu as acheté Sainte-Roustagne ?

— Non. »

Et puis (il balayait tout d'un mouvement de bras qui racontait les cinq ans et tout le bazar)... Puis il était parti comme ça. Oh ! on en avait eu des fêtes !

« Une fois, seize bécasses et quarante pluviers sur une seule table. Et du vin^d qu'on nous apportait par un bateau, le long du Rhône, d'un pays étranger avec un nom où il y avait deux X. »

À partir de là, on ne savait pas ce qu'il avait fait. Lui, disait qu'il n'avait rien fait. Il y avait à cette époque un nommé Bordier, dit Camp-Volant, qui arrêtaient les voyageurs sur les routes, depuis Tain jusqu'à la mer — avec une bande qui galopait comme la foudre. On en parlait^e dans les vergers de noyers, du côté de Grenoble, qu'elle était au même moment en train de chauffer un percep-teur ou deux du côté de Toulon. Et souvent, ça se faisait avec quelques morts^f. Le rôle de Jason ? Motus. Les uns disaient qu'il avait été chargé de la remonte de cette cavalerie spéciale. D'autres prétendaient au contraire qu'il avait fait les cent mille coups. Lui, disait :

« Je n'ai rien fait, ils m'ont arrêté sur la route et ils m'ont gardé. »

Obligation de femme, ou d'argent, ou de corde; ce qu'il y avait de certain, c'est qu'il avait fait partie de la bande, puisque, peu de temps avant son retour aux Hautes-Collines, on avait trouvé le nommé Bordier raide mort en travers d'une route. Exactement au-delà d'Apt, dans le Vaucluse, à l'embranchement de cinq routes qui partent dans toutes les directions¹. Le Bordier avait été proprement étranglé avec une force si extraordinaire qu'il avait été tué tout debout et sans débat, bien qu'il eût un pistolet chargé dans chaque main. Et il les avait encore, là, étendu sur la route glacée, n'ayant eu le temps ni de se défendre ni d'appeler Marie. Pour toutes les Hautes-Collines, cette brusquerie sentait son Jason. Il ne s'en cacha pas. Il avait été poursuivi^a à la fois par les gendarmes et par les bandits : les uns et les autres à cheval, lui à pied par le travers des forêts de Muirol qu'il connaissait comme sa poche.

« Dans les endroits où tu ne peux pas passer, du côté de Frégate, tu te rabattais sur la route, et merde ! tu tombais chaque fois sur un tricorné : tu n'avais pas besoin de savoir si c'était un gendarme ou un autre... ils avaient des tricornes tous les deux ; tu revenais vers le Loubillon par les casses² où il faut bien connaître. »

Il fallait si bien connaître que, d'abord, une nuit, deux gendarmes se cassèrent le cou, cheval et tout, dans les à-pics de Goirand. Mais le bouquet arriva de ce que les bandits voulurent un peu brutalement aller se chauffer les mains dans une cabane de bouscatiers³. Le brouillard leur avait caché une dizaine d'autres cabanes. Ils se crurent les maîtres avec un seul homme en face, malgré son fusil. Au premier coup, il en péta des dizaines de tous les côtés. Non seulement ça leur avait salé rudement les côtes, mais, attirés par le bruit, les gendarmes sabrèrent les restants, le lendemain au petit jour, pendant qu'ils traînaient leurs blessures dans la brume.

C'est à ce moment-là que le Jason arriva^b chez Siméon Pierre-à-Feu, pas trop hagar, regardant à peine une petite fois de trop derrière son dos. Ça avait beaucoup flatté les forestiers des Hautes-Collines.

Jason, qu'on n'appelait pas encore l'Artiste, n'était pas un homme de regret. Il vendit Grangias sans le revoir, et il vint au village. Il aimait la compagnie. Pour le surplus de cette cavalcade gendarmière, il avait fait partir une

lettre pour M. le Conseiller, et il était venu la donner toute grande et bien écrite au postillon, en se frisant les moustaches. Il avait une sorte de baraque, une vieille maison à trois étages, et il avait appelé^a ça : *Hôtel de l'Ouest*.

Bien entendu, il n'était pas question d'attendre des voyageurs sur ces routes qui restent dans les Hautes-Collines. Non, mais^b il y a toujours des bouscatiers qui, d'un seul coup, ont envie d'un lit et il y a toujours des hommes qui veulent boire et de la jeunesse qui commence à vouloir danser le dimanche.

Mon Jason, on ne sait pas d'où, était revenu en sachant jouer du piston.

« J'ai fait bien pis », disait-il.

On avait un arpenteur communal qui connaissait la clarinette. Et puis il y avait surtout « l'Ouest » sur l'enseigne. Ici, « l'Ouest » c'est cette porte effondrée par où le vent pénètre avec ses agacements et d'où l'on peut se pencher sur la plaine grise d'entre les magnifiques feuillages noirs des chênes, et qui donne la forte envie de rester ici et d'y vivre avec ses propres joies.

Jason l'Artiste^c avait, à ce moment-là, de bons quarante-quatre ans, et ses cheveux étaient restés noirs et tout frisés, à peine un peu moins épais. Sa peau s'était fatiguée sous ses yeux qui avaient toujours la même gourmandise, mais plus tendre. Ils indiquaient que maintenant on laissait à la confiture le plaisir de décider elle-même quand et comment elle serait mangée. Il avait de longues moustaches souples très dociles; il les relevait pour écraser ses lèvres rouges sur l'embouchure du piston. On savait depuis deux ans que Mathilde était morte.

Qui lui parla d'Ariane du Pavon ? Peut-être personne, peut-être tout le monde. Cette Ariane, c'était la toute cadette de la ferme du Pavon. De toute cette ferme-là, avec seize charrettes, autant d'attelages, et des cinquante paons auxquels il était défendu de toucher, ni pour les vendre ni pour les manger, Ariane n'aurait jamais rien : elle était la dernière. Mais elle avait su faire sa réclame rien qu'avec son naturel. Elle avait vingt ans, blonde, la figure^d ronde, un peu de duvet doré sur le bas du visage, quelques taches de son sous les yeux bleus, des bras de fer^e, des seins de fer, des cuisses de fer, faisant toute seule,

par le travers des grandes terres du Pavon, le travail, comme on disait, de trois gros hommes et de deux mules. Et quand un homme lui parlait d'autre chose, elle restait là, rouge comme un coq, le souffle coupé, à tout attendre, vite, avec des yeux suppliants. Mais, justement, on se disait :

« Si jamais elle se reprend, elle te détourne une baffe que ta tête en vire devant derrière, même si elle le fait pour rigoler », et, généralement, c'était fini.

Quand on en parla^a à l'Artiste, il resta un bon moment à se caresser les moustaches.

« Dites-lui, fit-il, que si jamais je me couche sur elle, le lendemain on la retrouve plate comme du papier à cigarettes. »

Ils se mirent à rire; mais, bien entendu, ils allèrent lui faire la commission.

« Dites-lui, dit-elle, que si je l'attrape, il regrettera la vie, tout homme qu'il est. »

Le dimanche d'après^b, elle était là, plantée devant les deux musiciens. L'Artiste attaqua une polka, mais il eut à peine le temps de compter une, deux : il reçut son verre de vin en pleine figure. Il sauta de l'estrade. Tout le bal, criant comme un poulailler, courut dans les portes et regarda de dehors à travers les vitres^c. Il se balança sur elle de toute sa force, la serrant de ses deux bras dessous les seins pour la déplanter et la jeter à terre. Sans bouger, elle lui frappa un maître coup de poing juste au bas des reins, à la pointe des fesses; d'un coup il se dressa comme un ressort et il la lâcha. Il y avait de quoi s'étonner. Elle l'étonna^d encore plus d'une baffe d'homme en plein menton. À partir de là, il ne tint plus compte qu'elle était une femme et il essaya froidement de la sécher sur place.

Trois mois après, ils se mariaient. Personne ne savait qu'entre-temps ils s'étaient encore battus deux fois, seuls dans les bois : une fois où elle lui avait arraché une noix de bras avec les dents, et lui, il lui avait fait dans le ventre un bleu qui avait toute la forme d'un soulier, et une deuxième fois où il lui arracha à moitié une oreille, mais où elle l'étendit pour de bon pendant un long moment d'un coup de pied entre les jambes.

Le maître du Pavon donna cent écus. On s'étonna. On ne fait jamais de sacrifices pour la dernière. Mais le maître languissait que cette histoire finisse, et il aurait

payé bien plus pour que ça finisse comme ça. Le soir^a de la noce, l'Artiste, qui avait cette fois un peu bu et qui le supportait moins bien que quinze ans avant, commença à rire en disant : « Tu vois que je t'ai eue. » Ariane lui cassa une bouteille de vin sur la tête et c'est comme ça qu'il fut obligé d'attendre encore un jour avant d'en avoir l'étrenne.

On disait qu'ils continuaient, de temps en temps, à se mesurer, mais la preuve qu'ils ne devaient pas tout le temps se battre, c'est qu'ils eurent^b coup sur coup deux enfants : Marceau et Marat¹, et, dix-sept ans après Marat, Ariane, qu'on croyait finie, en fit un troisième : Ange, celui^c que les deux frères appelèrent : « Notre Cadet. »

L'Artiste tenait toujours l'*Hôtel de l'Ouest*. Vers 1902, 1903, à l'époque de la contrebande des allumettes, c'était même devenu une auberge qui faisait recette aux heures de nuit où elle était fermée. La contrebande eut beau jeu à travers les Hautes-Collines. C'est le pays rêvé : il y a de quoi se cacher pour tout faire.

On voyait souvent sortir de l'*Ouest* le Féli, un grand maigre qu'on appelait le « Sans Menton ». Il n'avait que du front et du nez allongé en avant et des yeux de renard tout petits, bien allumés mais très tristes. Il marchait mou sur des savates de corde, sans bruit, toujours le long des murs. C'était un pauvre homme, veuf et tout : c'est-à-dire qui non seulement perd tout ce qu'il a, mais le perd salement. À la fin^d de 1903, les deux brigades de gendarmerie des vallées, là-bas derrière, plus cette méchante petite brigade de rien du tout des Hautes-Collines, reçurent des ordres plus sévères pour mettre fin, une bonne fois pour toutes, à ce genre de travail.

C'est également cette année-là que Jason l'Artiste, paralysé dans son fauteuil depuis six mois, comprit qu'il ne se relèverait jamais plus et que les grands chemins ouverts à travers les forêts étaient maintenant effondrés pour toujours. Il sentait déjà son cou en train de se prendre et, quand il était seul, il essayait à haute voix de faire le compte des mots qu'il ne pouvait déjà plus prononcer.

Un soir — il était une heure après minuit — on frappe à la porte : « Au nom de la loi, ouvrez ! » Il n'y avait pas de lumière dans la salle de l'auberge, il y en avait dans la

cave. Ariane ferme la porte de la cave, allume la lampe à pétrole.

« Ma pauvre petite poule, dit l'Artiste^a, je ne peux pas t'aider.

— Ne t'inquiète pas », dit-elle.

Et elle ouvrit la porte après un : « Qui est là ? » qui n'avait pas bonne odeur du tout. Au plein temps de l'Artiste, aucun gendarme n'aurait osé entrer. Ils entrèrent : ils étaient six, le mousqueton à la main.

« Vous allez à la guerre ? » demanda Ariane.

Ils dirent à quelle guerre ils allaient, mais d'un ton plus haut que s'ils avaient été vraiment de sang-froid. Dans son fauteuil l'Artiste avait fermé les yeux.

« Buvez un petit coup, dit Ariane, il fait glacial ici dedans. »

Elle mit devant eux six petits verres. Elle alla à la table du fond chercher l'eau-de-vie. Elle avait déjà à cette époque l'allure qu'elle devait garder jusqu'à sa mort. Elle avait perdu sa graisse de femme faite; elle était^b grande, longue, elle marchait lentement avec des pieds plats, le haut du corps comme en fer.

Elle arriva devant eux avec une dame-jeanne de douze litres qu'elle tenait par le goulot. D'une seule main, avec un simple petit mouvement du poignet, elle la haussa, la renversa, lentement, la tint renversée sans trembler, sans se pencher en arrière, sans y faire attention, tout le temps de verser tout doucement six petits verres et de les remplir exactement à ras bord sans renverser une goutte. Comme avec une bouteille d'un litre, et on n'y serait pas arrivé aussi proprement. Et, tout le temps, elle les regarda avec son œil bleu froid sous les cheveux blanc froid d'une vieille femme qui n'a rien à perdre.

Ça dura un bon moment, et il y avait si peu de bruit que Jason l'Artiste ouvrit les yeux : « Je croyais qu'ils étaient tous partis en fumée. » Elle n'eut même pas le temps de leur dire « À votre santé ! » qu'ils souhaitaient le bonsoir et qu'ils sortaient. Il n'avait même pas été question d'allumettes. Elle reversa les six petits verres qu'ils n'avaient pas bus dans la dame-jeanne. Il ne fut plus jamais question d'allumettes.

L'Artiste mourut quelques années après. Il n'avait plus que les yeux de libres, et son fils Marceau^c lui donna sa dernière joie. Il avait commencé à prendre le premier

métier de son père : il faisait le maquignon de mulets, mais comme un jeune homme, plus pour la gloriole que pour le gain. Et, un après-midi d'été, il vint avec une harde neuve sous le grand chêne où l'on faisait séréner¹ l'ancien. Il ne dit pas un mot, auquel on aurait eu l'effroyable peine de ne pouvoir répondre; il ne regarda même pas son père; il fit comme s'il n'y avait sur toute la terre que Marceau Jason et ses mulets : ainsi le vieillard put se sentir une dernière fois entièrement libre.

Marceau fit^a promener les bêtes devant son père et c'était de belles bêtes, presque aussi belles que celles de l'ancien comice, sinon plus belles ! Il les avait choisies, il les fit marcher, trotter et jouer. Puis il s'en alla avec elles. Comme c'était^b un jour d'été un peu brumeux, il n'eut pas à s'en aller bien loin pour que le brouillard et les dernières larmes le fassent disparaître comme s'il n'avait été qu'un jeu magique.

À vingt-six ans^c, Marceau, sans une pincée de graisse, pesait cent deux kilos, et Marat, avec deux ans de moins, était à peu près son égal en poids. Ils étaient comme deux ours, mais alertes et vifs; ils tournaient brusquement sur leurs talons, ils marchaient vite^d; ils n'étaient pas du tout engoncés en quoi que ce soit : par exemple leurs bras n'étaient pas seulement libres de la pointe des doigts à l'aisselle, mais ils semblaient se prolonger avec toute leur liberté jusque dans les muscles de leurs épaules. Tout ce qu'ils faisaient semblait léger; ils donnaient eux-mêmes une grande impression de légèreté, de souplesse, et comme, malgré tout, on ne pouvait pas manquer de voir en même temps leur masse bien taillée et leur force, l'ensemble était sauvage, suivant le sens qu'on donne à sauvage dans les Hautes-Collines, c'est-à-dire l'impression que fait un loup quand on le surprend à son lit de jour, qu'il s'en redresse et qu'il s'éloigne pas à pas en tournant juste un peu la tête. En plein hiver, quand les deux frères en voulaient à un arbre, les deux haches se mettaient à voler en huit avec le bruit d'un vol de perdreaux.

Seul Marceau^e portait son prénom, et dans les grandes occasions son père et sa mère l'appelaient Jason, du nom de famille auquel il avait droit en qualité d'ainé. Quand on voulait parler de Marat on disait « Celui du milieu ». Et, quand il s'agissait d'Ange, on disait « Notre Cadet »,

parce que les deux frères l'appelaient ensemble « Notre Cadet ».

Dès que les deux frères commencèrent à vivre comme des hommes, ils ne purent pas vivre sans le petit enfant. Il avait alors à peu près sept ans, blond comme Ariane mais bouclé comme l'Artiste. Marceau et Celui du milieu en avaient faim. Ils le tiraient après leurs chausses dans toutes les rondes à travers le pays^a.

Il y a une grande amertume dans ces vastes forêts qui gèlent debout sans bouger, et sans bouger se recouvrent au printemps d'un énorme pelage noir. Quand l'amertume mord un Jason, il se passionne, mais un Jason ne peut avoir de passion que pour un Jason : voilà ce qui les avait tous dominés jusqu'à présent.

Marceau faisait monter l'enfant sur ses bêtes douces, mais quand il haussait le petit corps dans ses énormes mains, il lui semblait que toute sa force s'effondrait de joie; il avait toujours peur de le laisser tomber. Il choisissait sa bête la plus douce. Il restait à côté d'elle.

Si, en traversant les grandes feuillades¹ mortes, la bête s'empêtrait et bronchait dans des branches cachées, il l'injurait à tue-tête de sa voix de colère, aiguë comme un cri de porc. Il jouissait d'être là à craindre quelque chose. Il n'y avait^b rien à craindre avec lui là à côté, et Notre Cadet, s'il n'avait pas le commencement des grosses carrures de ses frères, était en tout cas habile de ses membres et, au fond, plus fort que ce qu'on croyait. Mais qu'il était beau ! Il avait une petite bouche épaisse comme un gland rouge, et des yeux si tendres^c que, quand il se frottait un peu trop fort le glaucis de morve sous le nez, il se les faisait tout de suite pleurer, même s'il était en train de rire, comme un vrai cavalier, sur sa mule douce, râpé de froid et tout glorieusement sanguin sous sa peau transparente.

Celui du milieu, Marat, fut tué en 1917, au cours des petits engagements journaliers, dans les boues près de Suippes. Retournant de la guerre, Marceau retrouva sa terre chargée d'arbres, haute dans le ciel, muette d'un grand silence. Son premier travail fut de débaptiser Notre Cadet. Il l'appela : « Mon Cadet ». Après, il se maria.

TENDRESSES^a

Ange avait à ce moment-là seize ans. Il s'était étoffé mais, en aucune façon, il ne pouvait être comparé à Marceau. On se souvenait qu'à cet âge-là l'ainé était déjà une sorte de miracle; Ange non. Il était solide, assez large, habile. Il avait un regard noir précis.

Marceau avait toujours eu l'ambition d'aller faire du commerce dans la vallée du Rhône; le commerce qu'il avait tout de suite commencé à faire avec un grand sourire dès que sa bonne renommée fut bien établie : c'est-à-dire une hautaine présentation de bêtes pourries de vices, invendables, qu'il vendait à force de morgue, d'assurance et de ruse.

Les bords du fleuve étaient célèbres comme étant le pays des connaisseurs de chevaux. On avait si souvent vanté les beaux haras qui galopaient en bas dessous dans l'ombre des platanes et des ormes que Marceau était dévoré par l'envie d'aller jouer son jeu arrogant parmi les beautés. À maintes reprises, il était parti pour tenter le coup avec Marat. Mais chaque fois ils avaient été un tout petit peu éberlués par la verdure. Ils s'étaient approchés jusqu'aux lisières de la vallée, quittant les forêts noires, descendant pendant des trois, quatre jours les chemins forestiers, puis les landes; mais, arrivés sur les derniers tertres qui dominaient le plat pays, ils avaient été chaque fois arrêtés par le spectacle d'une magnificence qui coupait les forces.

On avait une vue plongeante sur une large étendue de

parcs et de pâturages verts. D'énormes platanes abritaient des fontaines, l'eau courait dans des canaux. Des châteaux assis sur de belles pelouses rondes miraient leurs façades poudrées dans des bassins biscornus. Chose fantastique : à l'ombre des arbres, il y avait des femmes désœuvrées assises dans des fauteuils !

Pour se permettre des fantaisies de ce genre, ces gens-là avaient incontestablement une force dont il fallait se méfier. D'ailleurs, le vent, quoique puissant, ne se permettait en bas, dessous, ni désordre ni rage aveugle comme dans la montagne : il bouleversait les grands feuillages verts et souples avec une colère bien imitée mais dans laquelle Marceau, à qui il ne fallait pas en conter, reconnut sans peine les précautions que prennent les beaux messieurs quand ils s'amuse entre eux. D'ailleurs, les arbres ne gémissaient pas comme les chênes, ils se contentaient de ronronner comme des chats. Marceau se rendait compte que, dans ces endroits, la carrure ne sert pas à grand-chose. Il fallait avoir les atouts de ce jeu-là.

On ne pouvait s'empêcher de jouir de tous les gestes des étalons flamboyants. Ils vivaient de frémissements, de voltes et de sauts dans les herbes luisantes. Le regard était saisi par une roue de jambes fines, de cuisses, de crinières qui tournaient sans cesse dans le vent et la frénésie de la joie à travers l'ombre et la lumière. Des éclairs pourpres clignotaient sur le doré des bêtes. Des poulains au poil encore collé allaient embarrasser leur tête de sauterelles et leurs pattes de fil dans les rocking-chairs et les robes. Les juments venaient les lécher jusque entre les mains des femmes. Il y avait dans cette paix frénétique un fascinant repos.

Dès que Marceau regarda et vit Ange, il éprouva dans son cœur un repos comparable. Ce qui avait donné une faim goulue de l'enfant, ravissait maintenant dans l'adolescent. Il imposait une impression de sérénité pure et glacée. Une certaine lenteur de l'œil qui, ainsi, appuyait longtemps son noir de goudron, en faisait comme une chose divine. Il commençait à avoir un tout petit duvet d'or au-dessus des lèvres. Les joues étaient d'un ovale parfait, un peu pointu. Ses cheveux, annelés et clairs comme des copeaux, gonflaient au-dessus de son front et de ses tempes. La peau de son visage était satinée et

brune comme la coque des noisettes. Dans toute cette rouerie de beauté qui séduisait et jouait avec la vie, le menton, solide et volontaire, était toujours immobile. C'est ainsi, donc, que Marceau le retrouva. Tel, disait-il, qu'il l'avait laissé. Car, habitué aux masses de Marat, Marceau ne voyait pas les larges épaules de Mon Cadet taillées en grâce et ce buste souple et délié qui, en effet, aurait pu tenir entre les deux énormes mains jointes de l'ainé.

Il fallut peu de temps aux ruses et aux désirs de Marceau pour se rendre compte qu'il avait là un incomparable roi de carte pour la partie des grands parcs.

Ils partirent un jour de juin, et, cette fois-là, Marceau ne jeta même pas un coup d'œil de ce dernier tertre où il s'était tant de fois arrêté avec Marat. Ils prirent la dernière descente et abordèrent carrément la vallée désirée. Ils traînaient une harde de six bêtes qu'on aurait pu appeler le rebut du diable. À risquer un coup, tant valait le risquer en plein. C'était la méthode de Marceau. Il y avait trois mules et trois mulets. Des trois mules, deux mordaient sournoisement, promptes comme des pièges à renard, avec des revertigots¹ imprévisibles. D'ailleurs, très belles de robe et très grasses, précisément du fait que personne n'osait plus les faire travailler. La troisième était folle. Et le plus grave c'est qu'elle arrivait à le dissimuler. Des mulets, le pape lui-même n'en aurait rien pu tirer. C'étaient des menteurs. Ils faisaient tout le temps semblant. On croyait qu'ils tiraient à plein collier, mais rien ne bougeait tant qu'on n'attelait pas un cheval en flèche devant eux. Alors, à quoi servaient-ils ? Là, le cou nu et la chambrière au museau, ils marchaient paisiblement dans la bonne odeur du thym écrasé. Quand il s'agissait comme ça d'une promenade de millionnaire ils étaient toujours d'accord.

Ils passèrent ainsi devant plusieurs grilles de parcs avant de se décider. Puis, brusquement, à première vue, Marceau fit entrer toute la bande chez une espèce de baron qui se mit à rigoler. Il avait les jambes arquées comme des cerceaux de barrique dans des culottes serrées et une épingle en fer à cheval piquée dans sa cravate de chasse. Celui-là, d'un seul coup, dévoila l'astuce. « La seule chose qui m'intéresse, dit-il, c'est de voir ce jeune garçon monter cette mule folle. » Il désignait Mon Cadet.

L'IRIS DE SUSE

Notice	1020
Note sur le texte	1052
Appendice : Le « prière d'insérer » de l'édition originale	1052
Notes et variantes	1053

CŒURS, PASSIONS, CARACTÈRES

Notice	1082
Notes	1086

CARACTÈRES

Notice	1097
Notes	1099

DRAGOON

Notice	1105
Note sur le texte	1136
Notes	1137

OLYMPE

Notice	1156
Note sur le texte	1163
Notes	1163

Appendice

AUTRE VERSION DE L'HISTOIRE DE MARIE M.

Cartes des principaux lieux cités dans les œuvres de Jean Giono	1175
Index des textes de Jean Giono contenus dans les six volumes des Œuvres romanesques complètes	1187
Bibliographie des études concernant Jean Giono	1191
Liste des œuvres de Jean Giono citées dans nos références	1219

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

DEUX CAVALIERS DE L'ORAGE

LE DÉSERTEUR

ENNEMONDE

L'IRIS DE SUSE

Récits inachevés

CŒURS, PASSIONS, CARACTÈRES

CARACTÈRES

DRAGOON

OLYMPE

*Notices, appendices,
notes et variantes*

Topographie

Bibliographie